

La réalité politique et sociale dans « L'Hôte » de Camus

Camus se défiait du réalisme et il le disait encore, dans la conférence d'Upsal, en 1957, l'année même où paraît « L'Hôte », dans *L'Exil et le Royaume*. Et pourtant. Aucune des nouvelles de ce recueil ne porte à ce point la marque de la réalité politique et sociale dans laquelle elle s'inscrit et qui en éclaire subtilement le sens. Est-ce à dire que la thématique de « l'exil » et du « royaume » jouerait dans cette nouvelle un rôle moins significatif que dans les autres ? Il convient d'y regarder de près.

L'Algérie et le combat de Camus

Camus suit attentivement les événements en Algérie depuis les premières agitations de 1954 et tout au long de la « crise en Algérie »¹. Mais à vrai dire, c'est dès le départ, pratiquement depuis qu'il est en âge d'écrire et d'agir, que l'Algérie est centre de ses préoccupations. Depuis son reportage sur la « Misère de la Kabylie » (1939) jusqu'aux articles de *Combat* ou de *l'Express* (1945 et 1955-6) recueillis en 1958 dans *Actuelles III, Chroniques algériennes, 1939-1958*, Camus ne cesse d'y consacrer ses écrits journalistiques. Il s'informe, il prend parti, il court des risques. « Seul le risque justifie la pensée », écrit-il en 1955 (CIII, 182)². Une année plus tard, il se prononce, au péril de sa vie, pour une trêve civile, lors d'une conférence mouvementée à Alger (II, 1842). Puis, voyant ses efforts inutiles, il se taira, de façon relative d'ailleurs, si l'on en juge par certains écrits et interventions ponctuels que recueille également *Actuelles III*³. Il ressort en tout cas que les prises de position de Camus après 1954 (intervention ou silence), sont marquées par la tension et le déchirement. Autant dire que le combat de Camus se livre d'abord à l'intérieur de lui-même.

On lui a reproché d'avoir mal apprécié les enjeux du conflit, d'avoir surtout été sensible à la condition sociale des colonisés. Selon Jeanyves Guérin, Camus en serait resté « à l'idée que l'injustice dont sont victimes les Arabes est d'abord économique et sociale. »⁴ Et il est vrai qu'aussi bien dans

¹ Titre donné par Camus à la série d'articles consacrée à l'Algérie en 1945 (*Actuelles III, Chroniques algériennes, 1939-1958*, pp.91-122).

² Abréviations utilisées:

I Albert Camus, *Théâtre, récits, nouvelles*, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1962.

II Albert Camus, *Essais*, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1965.

CIII Albert Camus, *Carnets : mars 1951-décembre 1959*, Gallimard, 1989.

CAC I *Cahiers Albert Camus I*, etc., Gallimard.

Act. III *Actuelles III, Chroniques algériennes, 1939-1958*, Gallimard, 1958.

³ Voir également l'introduction à *Actuelles III* de Roger Quilliot, (II, 1845-6).

⁴ *Camus, portrait de l'artiste en citoyen*, François Bourin, 1993, p.247.

les articles de *Misère de la Kabylie* que dans ceux écrits à une date plus proche de notre nouvelle, la misère des colonisés est un thème dominant : « Faute de grains, des millions d'Arabes souffrent de la faim. » ; « Sur tous les hauts plateaux de l'Algérie, il n'a pas plu depuis janvier. » ; « L'Algérie ne trouve pas sur son sol de quoi faire vivre sa population. » ; « Sur toutes les routes, on peut rencontrer des silhouettes haillonneuses et hâves. » (*Act. III*, 100-103). Camus qui s'est rendu en Algérie à la suite du massacre de Sétif, en 1945, essaie, par une série d'articles, d'expliquer les causes possibles de la révolte, de sensibiliser l'opinion publique et de créer ainsi le climat favorable à des réformes jugées indispensables. Pourtant, il n'est pas insensible à l'aspect politique de la question algérienne, ce que reconnaît d'ailleurs Jeanyves Guérin⁵. Camus sait, dès 1945, que les Arabes sont convaincus que « leur faim est injuste. » (*Act. III*, 105) et qu'une situation sociale inacceptable peut entraîner « le malaise politique » (titre d'un des articles de 1945). Camus s'emploie à dénoncer l'inégalité, l'injustice qui règne en Algérie mais entre 1954 et 1956, les paroles ne font pas le poids contre la violence. Camus tente encore de convaincre les adversaires : toute violence, qu'elle vienne des Français ou des Arabes est condamnable. Même opprimé, l'homme qui prend les armes se voue à l'injustice : « Quand l'opprimé prend les armes au nom de la justice, il fait un pas sur la terre de l'injustice. » (*Act. III*, 150). Phrase qui serait à méditer aujourd'hui encore. En tout cas, en 1956, à la date où il l'écrit, Camus soulève plus de critique que d'approbation.

Mais le combat du journaliste doit-il être celui de l'écrivain ? Camus s'est souvent expliqué sur ce point. Au départ, il lui semble que les deux démarches, politique et littéraire, doivent être indépendantes l'une de l'autre. Il est indifférent, à ses yeux, qu'un écrivain « adhère » ou pas. C'est là une décision d'ordre personnel : « On adhère comme on se marie, écrit-il en 1939. Et quand il s'agit d'un écrivain, c'est sur son œuvre que l'on peut juger des effets de l'adhésion. » (II, 1636). Après la guerre, il nuancera son point de vue. L'écrivain, estime-t-il en 1953, ne peut rester en dehors des réalités de son temps. Il ne doit cependant pas se laisser embrigader et son œuvre n'obéira qu'aux impératifs qu'il s'est fixés lui-même :

« En tant qu'artistes nous n'avons peut-être pas besoin d'intervenir dans les affaires du siècle. Mais en tant qu'homme, oui.[...] Cela ne signifie pas cependant que nous devons sacrifier notre nature d'artiste à je ne sais quelle prédication sociale ». (II, 802-3)

Certains critiques négligeant ce credo essentiel de Camus lui ont reproché, dans « L'Hôte » justement, d'avoir mal présenté la réalité politique et sociale en Algérie. D'autres ont simplement voulu voir, dans la situation

⁵ *Ibid.* p. 248.

difficile de l'instituteur Daru, un reflet direct de l'actualité d'alors et de la problématique qu'elle soulevait⁶. C'est là ne pas distinguer entre l'écrivain et le journaliste. Cette confusion, due sans doute à une lecture un peu rapide de «L'Hôte», peut s'expliquer pourtant par cette impression que donne la nouvelle d'avoir été taillée dans le tissu même de la réalité. Il importe de voir ce qui peut la fonder.

L'inscription du fait politique et social dans la nouvelle

La nouvelle, telle que nous la connaissons aujourd'hui, met en scène un événement étroitement lié à l'histoire de la guerre d'Algérie : un instituteur français vivant seul dans son école, sur les hauts plateaux algériens, est mêlé malgré lui à l'insurrection naissante. Sommé de livrer un prisonnier arabe à la police, il refuse et traite même généreusement son «hôte» en lui laissant le choix de la liberté. Sa conduite est mal interprétée. Il est condamné.

Le conflit moral de l'instituteur Daru est sans doute de l'invention de Camus mais le contexte politique et social reste très proche de la réalité. Camus rappelle en 1954, dans *Libérons les condamnés d'outre-mer*, le sort de «ces colons isolés qu'on massacre sans coup férir.» (II,1865) et il n'ignore pas que, la même année, un jeune instituteur, Guy Monnerot, avait été l'une des premières victimes des attentats de la Toussaint.

Un fait aussi précis que la scène décrite dans la nouvelle, d'un Arabe tiré par une corde derrière un gendarme monté à cheval, est également un emprunt à la réalité. Roger Quilliot rappelle le fait(I,2040-1) mais Jacqueline Lévi-Valensi et André Abbou rapportent l'affaire en détail en soulignant le rôle joué par Camus⁷. En mai 1939, plusieurs articles d'*Alger-Républicain* diront l'indignation que ressent le jeune journaliste devant les poursuites judiciaires dont font l'objet les émetteurs d'«un timbre représentant un indigène attaché à la queue d'un cheval monté par un cavalier, timbre portant

⁶ Parmi ces critiques: Michel Grimaud, "Humanism and the 'White Man's Burden': Camus, Daru, Meursault and the Arabs » in *Camus's L'Etranger: Fifty Years on*, ed.Adèle King, St Martin's Press, New York, 1992, pp.170-192; D.F.Hurley, « Looking for the Arab: Reading the Readings of Camus's 'The Guest' », *Studies in Short Fiction*, vol.30, 1, Winter 1993, pp.73-93.

Notons aussi cette remarque de Christiane Chaulet-Achour (*Albert Camus, Alger, Atlantica*, 1998, p.150) : "Daru est une représentation de la position insoutenable de l'intellectuel de gauche en colonie.", ou, celle de Susan Tarrow, dans un livre plus ancien (*Exile from the Kingdom: A Political rereading of Albert Camus*, The University of Alabama Press, 1985, p.185): "[L'Hôte] révèle l'échec d'une attitude qui refuse un engagement total en faveur d'un des partis." (" reveals the failure of a stand that refuses total commitment to either side.").

D'autres lectures politiques de la nouvelle sont signalées par Peter Cryle (*Bilan critique: l'exil et le royaume d'Albert Camus*, Lettres modernes, 1973, pp.120-123).

⁷ *Fragments d'un combat, 1938-1940, Alger Républicain*, CAC III, t2, Gallimard, 1978, pp.579-84.

en outre, ces mots en arabe : 'Contre l'arbitraire et l'injustice dans les territoires du Sud. »⁸

De même les jeunes élèves affamés de l'instituteur empruntent plus d'un trait aux petits Kabyles rencontrés par Camus, lors de son enquête de 1939 :

« [...]j'ai interrogé un enfant qui portait sur son dos le petit sac d'orge qu'on venait de lui donner.

-Pour combien de jours, on t'a donné ça ?

-Quinze jours.

-Vous êtes combien dans la famille ?

-Cinq ». (*Act. III*, 40)

Dans la nouvelle, c'est l'instituteur français qui est chargé de distribuer du blé aux enfants pour diminuer leur détresse et celle de leur famille : «Chaque jour Daru distribuait une ration aux petits. Elle leur avait manqué, il le savait bien, pendant ces mauvais jours.» (I,1610).

Commisération ? Sans doute. Mais dans le même temps, on note que Daru, dans ces jours difficiles, et malgré la «vie rude» qu'il mène lui-même, a néanmoins le sentiment d'être «un seigneur» (*Ibid.*), tant sa situation lui paraît avantageuse comparée à celle des misérables qu'il secourt. Ce sentiment tout comme son attitude par rapport aux réalités auxquelles il va avoir à faire face méritent un regard plus approfondi. Le travail du texte de la nouvelle fournit de précieuses précisions à cet égard.

Le travail du texte

On remarquera que les premières notes faisant allusion à la nouvelle ne portent pas la marque du conflit algérien. Et pour cause : elles datent de 1952. On relève, à cette date, le premier titre choisi pour la nouvelle : «les Hauts Plateaux et le Condamné» (CIII 56 et I,2040). Deux ans plus tard, Camus hésite entre : « Sous la neige ? Caïn ? La Loi ? » (I,2040).

Mais toujours en 1952, Camus trace ce schéma de la nouvelle sous le titre « Nouvelle. Hauts Plateaux »:

« L'homme arrive et explique son crime.

Voici. Ceci est la route de Djelfa. Tu trouveras une voiture. Tu l'arrêteras. A Djelfa, on trouve la gendarmerie et le train. Cette piste au contraire traverse les Hauts Plateaux. Tu trouveras à un jour de marche d'ici les premiers pâturages et les nomades. Ils t'accueilleront. Ils sont pauvres et misérables, mais ils donnent tout à l'hôte.

L'homme qui se taisait depuis la veille dit seulement :

-Ce sont des rois ?

⁸ *Ibid.* p.581.

-Oui, dit Pierre, ce sont des rois ». (CIII 55 et I,2040)

A ce stade, le héros à un prénom. Pour l'essentiel, le choix donné au meurtrier entre la liberté et la prison assure déjà son fondement moral à la nouvelle.

A la même époque se lisent les premières notes pour *La Chute* : «A Buchenwald, un petit Français[...] ' C'est que voyez-vous, mon cas est exceptionnel, je suis innocent' ». (CIII,53). On verra, plus loin, l'intérêt de ces premières réflexions touchant un récit qui, selon Camus, devait faire partie, à l'origine, du recueil de nouvelles en préparation.

Entre 1954, date du premier manuscrit, et 1956, date de la dernière dactylographie, la marche des événements en Algérie pousse Camus à modifier son texte. La menace d'une vengeance de la part des Arabes apparaîtrait. Comme le signale R.Quilliot, elle ne figurait pas dans le manuscrit de 1954.

D'autre part, d'une version à l'autre, certains détails importants ont changé : le meurtrier, dans le manuscrit, tue le cousin et son fils de treize ans, l'éborgement est raconté avec précision. L'aspect misérable, décharné du meurtrier est souligné avec insistance ainsi que le bouleversement qu'il inspire à Daru : « Ces hommes dont la misère lui broyait le cœur, montraient ainsi, lorsqu'ils devenaient fous, la cruauté stupide de l'enfant. » (I,2043). Le travail du texte, comme souvent chez Camus, se fait dans le sens du particulier au général : un des élèves avait un nom «Mouloud» (I,2042). Il ne se maintiendra pas dans le texte définitif.

On notera encore que, jusqu'en 1954, l'instituteur a une histoire personnelle : il choisit d'être instituteur «à trente-cinq ans, lassé des complications de sa vie, de ses femmes, de l'injustice qu'il se faisait et qu'il faisait malgré lui à tant d'êtres[...]» (I,2042). De même, Daru n'était pas à l'origine un enfant du pays. C'est tardivement que Camus conçoit l'idée de ce lien entre l'instituteur et les habitants arabes du lieu(I,2041). Mais deux traits appartiennent à Daru dès le manuscrit : son sentiment d'être du côté des plus forts et son attachement au pays déshérité qu'il habite.

Sur cette terre implacable, les hommes, les races, les religions s'affrontaient sans se mêler jamais, sans pouvoir reconnaître de règle commune ou saluer le même dieu. Seul le plus fort imposait ici ses lois et y pliait tous les autres hommes. Lui, Daru, faisait partie des plus forts et cependant il reconnaissait en regardant cette terre maintenant de pierre et de neige la faiblesse fondamentale qui l'empêchait d'exercer cette force. Il ne reconnaissait pas non plus les lois de sa propre tribu et ne voulait saluer que la loi ou le Dieu qui serait celui de tous, et ne le connaissait pas, il voulait seulement attendre que sur ce désert une voix s'élève[...]. (I,2044)

Bien que se situant du côté des «forts», Daru, on le voit, se présente lui-même comme un homme à la fois fort et faible, «ne reconnaissant pas les lois de sa propre tribu» et se distinguant par une certaine passivité puisqu'il attend dans le désert qu'«une voix s'élève».

Cette passivité est étroitement liée à son rapport avec les lieux qu'il habite et qu'il aime, curieusement, parce qu'il n'y trouve pas la trace de l'homme. Dès le manuscrit encore, on pouvait lire :

« Comment pouvait-on aimer ces pays qui ne portaient aucune marque de la main humaine. Mais c'était là ce qu'il aimait. C'était ce qu'il avait voulu ». (I,2042)

Ce goût de fuir la présence humaine et les conflits qu'elle implique, en regardant du côté du paysage, sera maintenu dans le texte définitif mais sur le mode voilé, ambigu. L'ambiguïté est à vrai dire subtilement cultivée dans l'ensemble de la nouvelle. Ainsi, comme l'a bien observé Maurice Roelens, Camus supprime par exemple cette «indication imprudente», de la version de 1954 : «Après toi. *Tu es mon hôte.*»⁹. L'indication en question ne rendait compte, en effet, que d'un seul sens du mot «hôte».

Le travail du texte consiste donc à voiler et à élaguer. Les scènes d'un réalisme brutal comme l'égorgeement de l'enfant sont supprimées selon Quilliot pour «ne rien dire qui pût être utilisé par l'un ou l'autre des camps en présence.» (I,2040). Peut-être s'agit-il aussi d'élaguer pour aller à l'essentiel. Mais où est l'essentiel ? Dans l'affrontement entre deux communautés ? Le choix entre deux devoirs difficiles ? L'attachement des hommes à leur terre, fût-elle particulièrement ingrate ?

Comme le lecteur est censé voir et comprendre les événements par les yeux de Daru, celui-ci fait l'objet de soins particuliers de la part de Camus. Le personnage, notons-le, n'est pas conçu au départ comme un être exemplaire. Jusqu'à une date aussi tardive que 1955, on peut lire à son propos :

L'hôte. Le prisonnier prend le chemin de la prison, mais Daru l'avait trompé, lui avait indiqué le chemin de la liberté.(CIII,174)

Ce qui situe Daru plutôt du côté de *Caïn*, un des premiers titres prévus pour la nouvelle.

Le travail de Camus sur son personnage consistera à le faire apparaître peu à peu comme un être d'une belle tenue morale, au comportement admirable de générosité et *dans le même temps* à faire naître chez le lecteur une question fondamentale : cette générosité suffit-elle à faire de lui un personnage admirable ? Mais c'est là nous inviter à pénétrer plus avant le sens de la nouvelle et à nous interroger sur les raisons d'un exil.

⁹ "Un texte, son "histoire" et l'histoire. "L'Hôte" d'Albert Camus", *Revue des Sciences humaines*, n°165, 1977-1, p.22.

L'exil d'un humaniste

Si le mot même d'humaniste n'est guère tenu en faveur par Camus c'est que souvent, à ses yeux, l'humaniste tourne le dos à la réalité. On se souvient de ces rêveurs qu'évoque le narrateur de *La Peste* :

« [...]ils étaient humanistes : ils ne croyaient pas aux fléaux. Le fléau [...]est irréel, c'est un mauvais rêve qui va passer. Mais il ne passe pas toujours et, de mauvais rêve en mauvais rêve, ce sont les hommes qui passent, et les humanistes en premier lieu, parce qu'ils n'ont pas pris leurs précautions ». (I,1245)

De même, le héros de *La Chute* n'a guère de tendresse pour « le cœur pur » qui, refuse lui aussi de voir la réalité et se fait étriper (I,1479). Mais face à ces personnages, on peut distinguer les humanistes «réalistes» qui regardent lucidement le mal qui sévit autour d'eux et s'emploient à le combattre. Parmi les humanistes de cette catégorie, on peut reconnaître Rieux, Tarrou ou Camus lui-même. Daru ? Il se rangerait plutôt parmi ceux de la première catégorie comme le montreront certaines insuffisances qu'il présente par rapport aux valeurs humanistes¹⁰, défendues par Camus.

Il n'est pas sans intérêt d'examiner le comportement de Daru à la lumière de ces valeurs. La comparaison entre Camus et son personnage a d'ailleurs tenté plus d'un critique. En l'occurrence, elle met surtout en lumière des prises de position diamétralement opposées par rapport aux réalités algériennes.

On a vu que face à la misère des Algériens, Camus réclame des réformes. Il s'agit pour lui d'œuvrer pour plus de justice, de faire en sorte que les distributions de grain, la charité deviennent inutiles : « C'est à supprimer cette disproportion et cet excès de pauvreté qu'il faut s'attacher. » (CAC III, 1, 242).

Aucun effort de ce genre, de la part de l'instituteur, pour comprendre véritablement les problèmes qui se posent face à la réalité nouvelle, à «la révolte prochaine» (I,1612). Sans doute, la pitié, la charité, l'humanité ne lui font nullement défaut. Il traite son hôte en faisant preuve de toutes ces qualités. Bien plus, son cœur se serre en pensant aux petits écoliers privés des grains qu'il leur distribue habituellement, à cause des intempéries. En outre, il a appris l'arabe et c'est dans cette langue qu'il s'exprime avec son prisonnier. Mais là s'arrêtent ses efforts. Sans beaucoup s'interroger, il a accepté la nomination de l'administration coloniale au poste qu'il occupe.

¹⁰ Voir à ce sujet : *Pour un humanisme romanesque. Mélanges offerts à Jacqueline Lévi-Valensi*, (G.Philippe et A.Spiquel, éd.), Troisième partie, "Facettes de l'humanisme camusien", Paris, SEDES, 1999, pp. 177-253.

Sans s'interroger davantage, il distribue des grains et de la culture, comme on le lui demande. Que cette culture (sur le tableau on voit encore « les quatre fleuves de France », I,1611) n'ait rien à voir avec le lieu où il se trouve, que la distribution des grains ne soit peut-être pas le seul remède à la famine ne l'effleurent pas. Peu soucieux des agitations qui commencent à se manifester, indifférent, imprudent, il suscite à juste titre l'indignation du gendarme. (I,1616). Confiant en sa seule force morale, sorte d'instinct qui lui fait dire que « le livrer(le prisonnier) était contraire à l'honneur. » (I, 1621), il n'est pas sans rappeler cet homme « innocent » de Buchenwald auquel il a déjà été fait allusion et dont la seule innocence lui paraissait un gage suffisant de sécurité. S'abstenant de s'interroger sur le conflit et ses causes, il vit dans une sorte de bulle qui inspire cette remarque au gendarme : « Après ce sera fini. Tu retrouveras tes élèves et la bonne vie. » (I,1615, nous soulignons).

A bien des égards, Camus nous présente de façon réaliste le portrait d'un homme irréaliste. Mais, il y a plus. Malgré le fossé énorme qui sépare Daru de son hôte, un trait important leur est commun : leur répugnance à prendre des décisions. L'un et l'autre attendent que la situation se dénoue toute seule : à deux reprises, Daru pense que le prisonnier a fui et s'en réjouit : « Il s'étonna de la joie franche qui lui venait à la seule pensée que l'Arabe avait pu fuir et qu'il allait se retrouver seul sans avoir à rien décider. » (I,1618); « Il fuit, pensait-il seulement. Bon débarras. » (I,1620). Refusant de prendre parti pour l'un ou l'autre camp (livrer le prisonnier comme le demande le gendarme ou accompagner le prisonnier comme celui-ci le lui demande), il ne prend qu'une seule décision véritable : laisser à son prisonnier le choix de son sort. Parallèlement, et avec la même passivité morale, le prisonnier ne fuit pas et choisit, à son tour, de ne pas choisir en empruntant la route de la prison. Il appartiendra ainsi aux autorités françaises de statuer sur son sort. Est-il besoin de dire que cette sorte d'inertie morale face aux décisions à prendre ne saurait être plus contraire à l'humanisme entendu selon Camus ?

Cette passivité s'est, à vrai dire, manifestée bien avant la venue de son hôte. A aucun moment, Daru ne semble s'être interrogé sur les raisons politiques qui pourraient avoir amené les habitants du lieu à ressembler à une « armée de fantômes haillonneux » (I,1612). L'absence de questionnement de la part de l'instituteur est figurée en creux et l'inscription sur le tableau rend hallucinante une réalité qu'il a refusé de regarder.

Sans doute la menace inscrite « entre les méandres des fleuves français »[...] 'Tu as livré notre frère. Tu paieras.' » (I,1621) est-elle particulièrement injuste si l'on considère que Daru n'a justement pas livré l'Arabe mais elle n'est en aucun cas assimilable à l'adversité ou aux coups imprévisibles du sort. Justement le sort de Daru était prévisible et c'est sans

nul hasard qu'il est inscrit « dans les méandres des fleuves français. » (*Ibid.*). Daru n'aurait-il pu jeter un regard plus clairvoyant sur la réalité ? S'apercevoir qu'il était, qu'il le veuille ou non, un colon français ? Exilé, il le devient, pour avoir fait preuve d'un humanisme mal entendu, aussi éloigné que possible de celui que pratiquait l'homme du combat et du déchirement qu'était Camus.

Il reste que cet exil passe par le dire de l'écrivain. Deux exemples nous permettent de voir comment Camus écrivain parvient à donner corps et sens à ce refus de voir la réalité chez Daru. Le rôle du gendarme et la place du paysage peuvent à cet égard nous éclairer.

La voix de Balducci (il existe sous le nom de Corsini, dès le manuscrit) est celle du bon sens. Il représente, par contraste avec Daru, l'homme simple, bourru qui a le sens des réalités. Malgré sa place modeste dans la nouvelle, il joue un rôle important : celui d'avertisseur. Balducci avait tenté de faire comprendre à Daru que l'Arabe, quoique coupable d'un crime de droit commun, devait être considéré comme solidaire des Arabes révoltés : « On ne pouvait pas le garder là bas. Son village s'agitait, ils voulaient le reprendre. » (I,1612). A un autre moment de la conversation entre Daru et lui, il laisse planer un doute sur les convictions du coupable :

« -Il est contre nous ?

-Je ne crois pas. Mais on ne peut jamais savoir ». (I,1613)

Mais Daru, tels les humanistes de *la Peste*, ne croit pas aux fléaux. Devant sa persistance à refuser de se protéger, à nier l'imminence du danger, le gendarme scandalisé, ne ménage pas ses termes : « Tu es sonné, fils », « un peu fêlé » (I, 1614).

Daru lui rappelle son fils peut-être disparu à la suite d'une imprudence semblable à celle de l'instituteur :

« Tu as le temps ? Bon. C'est ce que je disais. Tu as toujours été un peu fêlé. C'est pour ça que je t'aime bien, mon fils était comme ça ». (I,1614)

Comme la fin de la nouvelle montre que le bon sens et la raison sont du côté du gendarme, elle nous invite à repenser l'ensemble du récit en fonction des réalités que Daru n'a pas su interpréter.

Ces réalités que Daru refuse de voir sont également présentées par une curieuse attitude du personnage à l'égard du paysage. Loin de n'être qu'un simple décor, le paysage marque, on l'a vu, un lien fondamental à la terre. Mais on n'a guère remarqué que Daru se tourne vers le paysage pour fuir les problèmes. Ainsi, au lieu d'interroger le gendarme sur l'agitation, la révolte qui couve, Daru regarde par la fenêtre : « Le temps se levait décidément, la lumière s'élargissait sur le plateau neigeux. » (I,1613). Puis, après le départ du gendarme, au lieu de surveiller le prisonnier qui lui est confié, il va dans sa chambre, s'étend sur son lit, regarde « le ciel se fermer peu à peu », et médite

sur son passé et le sens de sa présence sur le plateau. Le désert hors duquel «ni l'un ni l'autre, Daru le savait bien, n'auraient pu vivre vraiment,» (I,1615) absorbe toute l'attention de l'instituteur au point que les hommes, son hôte en premier, le dérangent. D'où sa joie, tout de suite après sa retraite contemplative, à la pensée que l'Arabe s'est peut-être enfui.

Loin d'être un haut lieu de vérité, comme pour Janine dans «la Femme adultère», le paysage, devenu refuge, lieu de fuite, ne peut que revêtir la forme de l'exil.

Plutôt que de Janine, Daru se rapproche, à vrai dire, d'un autre exilé de *L'Exil et le royaume*, Jonas («Jonas ou l'artiste au travail») qui, lui, cherche refuge dans son art. Mais faute d'avoir su opter entre solitude et solidarité, il perd le royaume entrevu. La bienveillance naturelle accompagnée d'une certaine passivité morale sont des traits communs aux deux personnages. Répondant à toute sollicitation par un «Ce sera comme vous voudrez», Jonas en effet, comme Daru, ne cherche qu'à fuir les problèmes, à trouver de nouveaux refuges pour ne pas affronter une réalité qui le dérange. A ce titre, son exil final n'est pas sans rappeler celui de Daru.

Au contraire, d'Arrast («La Pierre qui pousse»), ne veut être ni «seigneur», ni «capitaine» (I,1667) aux yeux des habitants d'Iguape qu'il est venu aider. Attentif aux déshérités et décidé à mieux les comprendre, il choisit courageusement de prêter main forte à l'un d'entre eux et conquiert ainsi sa place parmi eux. Il connaîtra alors un moment de royaume, dans la fraternité. Contraste frappant avec la solitude de l'exil sur laquelle s'achève «L'Hôte». Contraste éclairant. Au contraire de Daru, le héros de «La Pierre qui pousse» s'est mis de plain-pied avec les pauvres et a clairement refusé les rapports dominant/dominé. Or le chemin du royaume, selon le «prière d'insérer» du recueil, n'est accessible qu'à ceux qui savent «refuser en même temps la servitude et la possession.» (I,2031).

Chaque nouvelle donne ainsi poids et sens aux notions d'exil et de royaume et toutes, considérées dans leur ensemble, s'éclairent entre elles. Camus ne se reconnaissait-il pas parmi ces écrivains dont les œuvres forment un tout où chacune s'éclaire par les autres, et où toutes se regardent.» (II, 743)?

Cette nouvelle, si souvent commentée – et souvent de façon schématique et univoque –, est loin de n'être qu'une projection des prises de position de Camus face à la réalité politique et sociale en Algérie. Elle est loin aussi de présenter un héros porte-parole de Camus, chargé de faire entendre un plaidoyer pour l'un ou l'autre des partis en conflit. Le travail du texte tend à montrer, chez Camus, le souci de le rendre à la fois clair et elliptique, limpide et interrogatif. La nouvelle invite ainsi le lecteur à pénétrer

les sollicitations du texte pour comprendre les raisons d'un exil. Exil injuste ? Autant que l'est un monde où la prise en compte des réalités sociales et politiques est peut-être aussi fondamentale que celle des impératifs de la morale individuelle.

Fernande Bartfeld
Université Hébraïque de Jérusalem